



# Un homme est passé

*Bad day at Black Rock*

de John Sturges

## Fiche technique

USA - 1954 - 1h21

Couleur

Réalisateur :

**John Sturges**

Scénario :

**Millard Kaufman**

Montage :

**Newell P. Kimlin**



Spencer Tracy, Robert Ryan, Walter Brennan, Lee Marvin, Dean Jagger

Musique :

**André Previn**

Interprètes :

**Spencer Tracy**

(John J. Macreedy)

**Robert Ryan**

(Reno Smith)

**Anne Frances**

(Liz Wirth)

**Dean Jagger**

(Tim Horn)

**Walter Brennan**

(Doc Velie)

**John Ericson**

(Peter Wirth)

**Lee Marvin**

(Hector David)

## Résumé

1945. Deux mois après la fin de la guerre, John Macreedy, un homme âgé d'une soixantaine d'années, manchot, débarque par le train dans une minuscule bourgade de l'Ouest : Black Rock, perdue en plein désert. Il ne compte y séjourner que vingt-quatre heures. La surprise des habitants (le rapide ne s'est pas arrêté ici depuis quatre ans) n'a d'égal que le sentiment de panique qui s'empare de certains d'entre eux et que l'agressivité évidente que manifestent les autres. Personne ne sait ce que vient faire l'étranger, mais ce qui est sûr, c'est qu'il n'est pas le bienvenu. Il obtient

avec peine une chambre d'hôtel et, malgré les manœuvres d'intimidation dont il est l'objet, se rend à Adobe Flat, lieu où habitait un certain japonais, Komoko, qu'il recherche. Il ne trouve, là-bas, qu'un puits abandonné et une tombe dont rien ne signale la présence si ce n'est les quelques fleurs sauvages poussant habituellement sur les sépultures. Cette découverte déplaît particulièrement à Reno Smith, un rancher, et à ses hommes de main. Macreedy est persuadé de leur responsabilité dans la disparition du japonais. Se sentant menacé, il télégraphie un appel à la police (mais son message ne sera pas envoyé). Il craint, à mesure que les heures passent, de ne pouvoir quitter vivant Black Rock...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA

## Critique

Au fil des années, la cote d'**Un homme est passé** n'a cessé de croître, tandis que la réputation de son réalisateur subissait au contraire une indéniabie éclipse. John Sturges, qui jouissait d'un solide prestige comme auteur de westerns à la fin des années 50, n'est plus guère considéré aujourd'hui que comme un artisan habile, au demeurant fort académique et capable du pire.

**Un homme est passé** apparaît sans doute comme sa meilleure réussite. Certains critiques ont très pertinemment observé que Sturges a dû beaucoup de son succès à d'excellents scénarios. Il a su ici se servir du remarquable travail de Millard Kaufman dont la grande originalité (outre le découpage, très moderne) consiste à superposer les structures du film noir et du thriller aux schémas classiques du western.

Sur le thème traditionnel de l'étranger surgissant dans une petite ville, Sturges et Kaufman ont bâti un suspense fort efficace et inhabituel dans l'univers du western. Nul ne sait pourquoi le train rapide s'arrête pour la première fois depuis quatre ans, en ce matin d'été 1945, dans la petite gare de Black Rock. Qui est le mystérieux manchot qui en descend et pourquoi les visages se ferment-ils devant lui, lorsqu'il annonce son intention de se rendre au hameau d'Adobe Flat ? Ce n'est que peu à peu que nous apprendrons quels sont les mobiles qui font agir Macreedy et ces révélations progressives, savamment dosées, mettront en évidence la sinistre complicité qui lie tous les habitants autour de la figure du "méchant", qui prend ainsi un singulier relief. Dès le début, la mise en scène accentue cette ambiguïté des apparences : face aux habitants faussement rassurants dans leurs tenues débraillées et leurs accoutrements de cow-boys, l'énigmatique et inquiétant visiteur arbore l'uniforme sombre de l'homme des villes.

Le décor, typiquement westernien, fait encore ressortir tout l'insolite de la silhouette citadine de Spencer Tracy qui débarque dans ce désert hostile, sa petite valise à la main. L'utilisation très intelligente du Cinémascope accentue l'impression oppressante de ces vastes étendues et de ces ranchs brûlés par le soleil. La présence du train, seul élément qui relie Black Rock à la civilisation, acquiert ici une valeur symbolique que l'on retrouve dans d'autres westerns des années 50 comme **Le train sifflera trois fois (High noon, 1952)** de Fred Zinnemann, **Trois heures dix pour Yuma (3.10 to Yuma, 1957)** de Delmer Daves, ou **Le dernier train de Gun Hill (Last train from Gun Hill, 1959)** également de John Sturges. Le film doit beaucoup à la forte personnalité de Spencer Tracy, incarnation parfaite de l'homme rude et honnête, qui cache sa sensibilité derrière des éclairs d'une mordante ironie. Par son jeu très intériorisé et étonnamment moderne, il apporte une grande intensité dramatique au personnage de Macreedy. Face à lui Robert Ryan, toujours excellent dans les rôles de méchants, incarne avec beaucoup de finesse un psychopathe raciste sans jamais frôler la caricature.

Les acteurs de second plan ont énormément contribué à la qualité du cinéma américain des années 50 et **Un homme est passé** ne fait pas exception à la règle. Certains de ces comédiens sont devenus aussi familiers au public que les plus grandes stars, tel Walter Brennan. Il faut encore citer Ernest Borgnine et Lee Marvin (qui n'est pas encore devenu une vedette internationale), excellents comme à leur habitude dans le rôle de brutes sadiques. **Un homme est passé** est également riche de signification sur le plan socio-politique et les critiques y ont vu avec raison une parabole exemplaire sur l'Amérique maccarthyste. En 1955, en effet, les Etats-Unis sortent tout juste de la chasse aux sorcières qui laisse le pays meurtri et traumatisé. Tandis que

le carcan idéologique se desserre, les cinéastes entreprennent de dénoncer les dangers de la lâcheté collective devant les pressions exercées sur l'opinion publique. Ces nouvelles préoccupations vont se greffer sur les thèmes classiques du western, auxquels elles vont donner une résonance particulière : dans **Un homme est passé**, ce sera l'arrivée d'un étranger au sein d'une communauté fermée, qu'il va délivrer du despotisme et de la culpabilité. Toutefois, le cinéma ne peut proposer de solution qu'en terme de morale individuelle, d'où cette exaltation nostalgique du "héros" dans un contexte socio-politique qui ne s'y prête plus guère...

*Le Cinéma. Grande histoire illustrée du 7<sup>e</sup> art (Ed. Atlas) n°45*

Film américain, en couleurs et poussiéreux de John Sturges, où tout est tellement à sa place que cela en devient presque intolérable.

Avec Spencer Tracy, Lee Marvin, Robert Ryan, Ernest Borgnine, Anne Francis, Walter Brennan, etc. En Eastmancolor et Cinémascope.

De ce récit de James Hadley Chase on peut dire qu'il n'est pas une histoire, mais la description d'un film.

«Tout commence un après-midi de juillet ; la chaleur est insupportable, un vent de poussière sec et cinglant balaie le paysage. Sur la Nationale 54 roulent les poids lourds qui font l'aller-retour Pittsburgh-Kansas City ; à l'intersection de la grand'route vers Fort Scott et le Nevada, un poste d'essence et un snack-bar : rien d'autre qu'un misérable hangar en bois avec une seule pompe. Elle est exploitée par un veuf assez âgé, secondé par sa fille, une grosse blonde. A une heure, passée de quelques minutes, une vieille Packard couverte de poussière s'est arrêtée devant le snack-bar. L'un des occupants dormait.

Bailey, le conducteur, trapu, avec une tendance à l'embonpoint, un visage charnu, brutal, des yeux noirs constamment en mouvement et une mince cicatrice au menton, est descendu. Sa chemise, sous le costume de cotonnade défraîchie, est élimée aux manchettes ». (Début de **Pas d'orchidées pour Miss Blandish**)

De ce film de John Sturges on peut dire qu'il n'aligne pas des images, mais des phrases. Une douzaine ou une demi-douzaine de ces phrases sont affichées dans la vitrine du cinéma où l'on projette **Un homme est passé**. Les photos de films en couleurs ont un charme particulier, parce qu'elles paraissent totalement dissociées du film et qu'elles offrent davantage de similitude avec les vieilles cartes postales colorisées à la main qu'avec les séquences réelles du film. Or, les photos d'**Un homme est passé**, on les retrouve avec surprise pendant la projection du film ; on reconnaît même le moment précis qu'elles ont fixé. Le film produit la même impression que celle laissée par les photos : c'est un film qui semble avoir *été peint*.

Les images figées du paysage, que l'on aperçoit par les fenêtres ou l'ouverture des portes, ont davantage de points communs avec des tableaux de Magritte qu'avec un paysage réel, tel que le montrent les prises de vue extérieures qui, elles aussi, font penser à des coulisses qui auraient été édifiées dans un atelier gigantesque.

Cet artifice systématique m'a beaucoup gêné au début du film, car je ne pouvais l'imputer qu'à la couleur. Ce n'est qu'au bout d'un certain temps que j'ai découvert ce qui se passe en réalité dans ce film, en regardant les fauteuils élimés éparpillés dans le hall de l'hôtel de Black Rock : ils ne sont pas là simplement comme des fauteuils, mais comme le genre particulier de fauteuil qu'on doit obligatoirement trouver là ; le cendrier, à proximité, était également le seul type de cendrier qu'il est possible de trouver à côté de ce genre de fau-

teuil, de même pour le jack-pot près du comptoir de réception : impossible d'en imaginer d'autre dans un tel endroit du Middle-West.

Dans ce film le moindre objet était le plus précis, le plus juste et le plus adéquat. Il était si parfaitement intégré qu'il constituait en soi une phrase fermée, qu'on pouvait le séparer de son contexte et que c'était justement pour cette raison qu'il collait avec tout le reste. Dans ce film chaque détail était effectivement un détail.

Wim Wenders

*Positif n°236 - Novembre 1980*

## Le réalisateur

Il débute au cinéma en 1932 et est chef monteur lorsque la guerre éclate. Il coréalise alors avec William Wyler un documentaire de montage, **Thunderbolt** (1945), puis en monte plusieurs dizaines d'autres. Démobilisé, il devient réalisateur avec **The man who dared** (1946). Après quelques petits thrillers pleins d'atmosphère comme **Le signe du Bélier** (1948), **La capture** (1950), **La plage déserte** (1953), il signe des westerns de plus en plus ambitieux où il attire l'attention par une direction d'acteurs vive et précise, un emploi judicieux de l'espace et de la couleur, et un sens de la stratégie qui fait de ses combats des modèles du genre. Libre aux puristes de lui préférer Daves ou Mann, mais il est incontestable que **Fort Bravo** (1953) est l'une des meilleures analyses des guerres indiennes, qu'il y a dans **Coup de fouet en retour** (1955) un superbe scénario de Borden Chase à implications freudiennes, que **Règlement de comptes à O.K. Corral** (1956) vaut la version de Ford (**La poursuite infernale**) par cette constante idée de la mort qui imprègne les personnages, que **Le trésor du pendu** contient un extraordinaire final, qu'il y a d'excellentes séquences dans **Le dernier train de Gun Hill** (1959), même si le film est trop influencé par **High noon**, qu'enfin on ne peut que rêver devant l'extraordinaire distribution des **Sept mercenaires** (1960). Après l'immense succès international de **La grande évasion** (1963), il se consacre à d'énormes productions où il est loin de retrouver la vigueur de ses premiers films. **Joe kid** (1971) et **Chino** (1973) sont trop marqués par l'influence du western-spaghetti, John Wayne paraît bien poussif dans **Un silencieux au bout du canon** (1973) et l'on ne croit guère au projet d'enlèvement de Churchill par un commando allemand dans **L'aigle s'est envolé** (1976).

Cinéaste inventif, metteur en images talentueux, il est cependant vrai que les thèmes n'affleurent pas chez lui avec la persistance propre à un auteur. Mais la disponibilité qu'il met au service d'une histoire est une autre forme de talent. Introduire à toute force un thème obsessionnel l'intéresse moins qu'illustrer avec vigueur, ingéniosité, et finalement sa personnalité se dégage, car il sait imposer sa patte.

Dans le cadre classique des affrontements psychologiques entre les protagonistes, il se préoccupe surtout de fondre les individualités en harmonie avec le décor naturel. D'ailleurs, il fait confiance à l'acteur. Le comportement, l'allure lui importent plus que le jeu.

Sturges est un conteur d'histoires, parées du charme un peu exotique des vieilles légendes de l'Ouest.

*Fiche distributeur*

## Filmographie

<b>Thunderbolt</b>	1945	<b>By love possessed</b>	1961
<b>The man who dared</b>	1946	<b>Par l'amour possédé</b>	
<b>Shadowed</b>	1947	<b>Sergeants three</b>	1962
<b>Alias Mr. Twilight</b>		Les trois sergents	
<b>For the love of Rusty</b>		<b>A girl named Tamiko</b>	1963
<b>Keeper of the Bees</b>		Citoyen de nulle part	
<b>Best man wins</b>	1948	<b>The great escape</b>	
<b>The sign of the ram</b>		La grande évasion	
Le signe du bélier		<b>The Satan bug</b>	1965
<b>The walking hills</b>	1949	Station 3 : ultra secret	
Les aventuriers du désert		<b>The Hallelujah trail</b>	
<b>Mystery Street</b>	1950	Sur la piste de la Grande Caravane	
Le mystère de la plage perdue		<b>Hour of the gun</b>	1967
<b>The capture</b>		Sept secondes en enfer	
La capture		<b>Ice station Zebra</b>	1968
<b>The magnificent Yankee</b>		Destination Zebra, station polaire	
<b>Right cross</b>		<b>Marooned</b>	1969
<b>King Lady</b>	1951	Les naufragés de l'espace	
<b>The people against O'Hara</b>		<b>Joe Kid</b>	1971
Le peuple accuse O'Hara		<b>Valdez horses</b>	1973
<b>It's a big country</b>		Chino	
(coréalisation)		<b>Mc Q</b>	
<b>The girl in white</b>	1952	Un silencieux au bout du canon	
<b>Jeopardy</b>	1953	<b>Eagle has landed</b>	1976
La plage déserte		L'aigle s'est envolé	
<b>Fast company</b>			
<b>Escape from Fort Bravo</b>			
Fort Bravo			
<b>Bad day at Black Rock</b>	1954		
Un homme est passé			
<b>Underwater</b>	1955		
La Vénus des mers chaudes			
<b>The Scarlet coat</b>			
Duel d'espions			
<b>Backlash</b>			
Coup de fouet en retour			
<b>Gunfight at the O.K. Corral</b>	1956		
Règlement de comptes à O.K. Corral			
<b>The old man and the sea</b>	1958		
Le vieil homme et la mer			
<b>The law and Jake Wade</b>			
Le trésor du pendu			
<b>The last train from Gun Hill</b>	1959		
Le dernier train de Gun Hill			
<b>Never so few</b>			
La proie des vautours			
<b>The magnificent seven</b>	1960		
Les sept mercenaires			